

Le moi de l'historien

The historian's self

Sabina Loriga

sabina.loriga@gmail.com

Chercheuse

École des Hautes Études en Sciences Sociales

Bureau, 540 - 190-198 - avenue de France

cedex 13 - 75244 - Paris

France

Résumé

Depuis longtemps la question de la subjectivité du chercheur hante les historiens. Quelle est la juste distance vis-à-vis du passé? Est-il possible de se détacher du présent pour saisir le passé, dans son altérité, ou bien on est toujours en train de projeter sur le passé nos propres fantasmes, intérêts, préjugés? Est-il possible de sortir de l'alternative entre objectivisme pur et subjectivisme radical? Après une reconstruction de ces questions, dans mon propos j'explore les possibilités de sortir de l'alternative entre objectivisme pur et subjectivisme radical.

Mots-clés

Historien; Champ historiographique; Histoire écrite.

260

Abstract

It has been a long time since the issue of the subjectivity of the researcher has been haunting historians. What is the right distance from the past? Is it possible to depart from the present to get into the past in its otherness, or are we still projecting into the past our own fantasies, interests and prejudices? Is it possible to overcome the alternative between pure objectivism and radical subjectivism? After a reconstruction of these questions, my purpose is to explore the possibilities to overcome the alternative between pure objectivism and radical subjectivism.

Keywords

Historian; Historiography field; History writing.

Reçu le: 14/5/2012

Approuvé le: 1/6/2012

Depuis longtemps, la question du moi de l'historien hante les historiens. D'une part, elle est liée au problème du *pathos*. Quelle est la juste distance vis-à-vis du passé ? Est-ce que l'historien doit cultiver une attitude froide ou, au contraire, doit-il chercher à s'identifier avec le passé ? Par ailleurs, cette question renvoie au problème du rapport entre l'histoire et le présent. Est-il possible de se détacher du présent pour saisir le passé, dans son altérité, ou bien sommes-nous toujours en train de projeter sur le passé nos propres fantasmes, intérêts et préjugés ? Peut-on en penser dans les mêmes termes ? S'en faire contemporains?¹ Il me semble que nous pouvons distinguer au moins quatre manières d'aborder ces questions.

I.

La première vise la résurrection du passé. Dans les années 1830, l'historien anglais Thomas Carlyle écrit que l'histoire compte en son sein des artistes et des artisans, « des voyants », en mesure de percevoir le mystère du passé, et « de simples badauds », spéculateurs de la cause et de l'effet, qui lisent

le livre inscrutable de la nature comme si c'était un grand livre de comptes : des hommes qui travaillent machinalement dans un secteur, sans yeux pour l'ensemble, ne sentant pas qu'il y ait un ensemble ; et des hommes qui éclairent et ennoblissent le plus humble domaine d'une idée d'ensemble, et savent habituellement que c'est seulement dans l'ensemble que la partie peut être véritablement discernée (CARLYLE 1907, p. 309).

261

Cette capacité de voyance est fondée sur la compassion : « un cœur aimant est le commencement de toute Connaissance » (CARLYLE 1909, p. 160). Pour Carlyle, l'historien-artiste a un cœur impressionnable, il sent mille fois plus vivement que chacun sent. À Paris, Jules Michelet partage son avis. Dans son projet de « résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes antérieurs et profonds », il distingue, lui aussi, entre deux types d'historiens, le chroniqueur et l'artiste. Alors que le premier s'annule dans l'écriture, le deuxième y met en peu de lui : « si c'est là un défaut, il nous faut avouer qu'il nous rend bien service. L'historien qui en est dépourvu, qui entreprend de s'effacer en écrivant, de ne pas être, de suivre par derrière la chronique contemporaine, n'est point de tout un historien » (MICHELET 2002). Au contraire que le chroniqueur, l'artiste est capable de compassion : « avoir assez de flammes pour réchauffer des cendres refroidies si longtemps, c'était le premier point, non sans péril. Mais le second, plus périlleux peut-être c'était d'être en commerce intime avec ces morts ressuscités, qui sait, d'être enfin un des leurs » (MICHELET 2002, p. 339). Bref, la véritable histoire est une puissante chimie morale, « où mes passions individuelles tournent en généralités, où mes généralités deviennent passions, où mes peuples se font moi ; où mon moi retourne animer les peuples » (MICHELET 2002, p. 172). L'ambition de Michelet

¹ Toutes ces interrogations, concernant les problèmes de l'identification, du jugement moral à porter sur le passé, et de la politisation de la recherche ont traversé l'*Historikerstreit*, éclaté en Allemagne, en 1986.

de retourner animer les hommes du passé revient sans cesse. Récemment, elle a été reprise par Alain Corbin, lorsqu'il espère « inverser le travail des bulldozers aujourd'hui à l'œuvre dans les cimetières de campagne » (CORBIN 1998, p. 9).

II.

Toujours dans les premières décennies du XIX^e siècle, le grand historien allemand Leopold von Ranke, l'auteur d'une célèbre *Histoire de la papauté* (1834-36) et directeur de la *Historisch-Politische Zeitschrift*, propose une autre conception du travail de l'historien. Pour garder son autonomie scientifique, l'histoire doit viser la vérité nue, sans embellissements et ornements. En 1824, dans la préface de son premier livre *Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514*, il donne une formulation générale du problème : « On a assigné à l'histoire la mission de juger le passé et d'informer le présent au bénéfice de l'avenir. Notre essai n'élève pas d'aussi hautes prétentions. Il veut seulement montrer comment cela s'est réellement passé (*Wie es eigentlich gewesen*) » (RANKE 1867-1890, p. VII).²

Cette phrase, souvent mal interprétée et citée sans contexte, est très complexe. Le terme *eigentlich* peut être traduit comme *effectivement*, donc laisser entendre que l'historien ne doit que décrire les faits. Mais il peut être traduit également par *essentiellement* ou *réellement* : le cas échéant, il implique que l'historien doit saisir la réalité profonde, qui demeure derrière les faits. De toute manière, Ranke est en train de s'opposer à l'idée selon laquelle l'historien devrait disposer son lecteur à aimer le bien (GILBERT 1990). Bien que cette vision ait été défendue par de nombreux historiens, surtout dans les siècles précédents, il vise deux cibles en particulier: Niccolò Machiavelli, intéressé à l'histoire pour établir des règles politiques pour l'avenir, et Friedrich Christoph Schlosser, un historien allemand, auteur d'une célèbre histoire universelle, *Weltgeschichte in zusammenhängender Darstellung* (SCHLOSSER 1815-1841).

Contre l'idée que l'histoire ait une visée morale, Ranke souligne à plusieurs reprises la valeur de l'impartialité : l'historien n'a pas de passions. Ainsi, dans un travail de maturité, *Englische Geschichte*, il déclare :

Je voudrais éteindre en quelque sorte mon moi et laisser seulement parler les choses, et faire apparaître les forces puissantes qui, surgies et accrues, se sont dressées l'une contre l'autre dans une lutte sanglante et terrible, mais qui portaient en elles la solution des plus essentiels problèmes du monde européen (RANKE 2002, t. II, p. 3).³

² "Man hat der Historie das Amt, die Vergangenheit zu richten, die Mitwelt zum Nutzen zukünftiger Jahre zu belehren, beigemessen: so hohoer Aemter unterwindt sich gegenwärtiger Versuch nicht: er will blos zeigen wie es eigentlich gewesen" (RANKE 1867-1890, p. VII).

³ « Ich wünschte mein Selbst gleichsam auszulöschen, und nur die Dinge reden, die mächtigen Kräfte erscheinen zu lassen, die im Lanfe der Jahrhunderte mit und durch einander entsprungen und erstarkt, nunmehr gegen einander aufstanden und im einen Kampf gerieten, der, indemerer sich in blutigen und schrecklichen Schlägen enttud, zugleich für die Wichtigsten Fragen der europäischen Welt eine Entscheidung in sich trug » (RANKE 2002, t. II, p. 3).

Ce travail de refroidissement du moi implique une coupure nette entre le présent et le passé : l'histoire ne naît pour une époque que quand elle est morte tout entière. Outre à souligner la distance temporelle, Ranke recommande de ne pas assimiler le passé au présent, d'éviter les jugements et de s'interdire de tirer du passé des enseignements pour le futur.

Il arrive souvent que des analogies fugitives induisent en erreur l'historien qui entend rester en contact avec le présent, tout comme le politicien qui tient à se rattacher au passé. La muse de l'histoire a l'horizon le plus vaste et l'entier courage de son opinion ; mais elle manifeste dans son travail une conscience sourcilleuse à l'extrême et elle est comme jalouse de sa mission. Introduire dans le travail historique des préoccupations qui appartiennent au présent a généralement comme conséquence d'entraver le libre développement de ce travail (RANKE 2002, t. I, p. XI).

Nettoyée de la subjectivité du chercheur, l'histoire peut enfin aspirer à se constituer en tant que savoir sûr, stable et arrêté. Bref, un patrimoine pour toujours.

L'idée que l'historien doit refroidir le passé, le traiter de manière impersonnelle, se répand, surtout en France, dans les dernières décennies du XIX^e siècle. Numa Fustel de Coulanges, peut-être le plus méthodique des historiens français (selon la définition de Seignobos), revient sur la question à plusieurs reprises. Dans sa leçon d'ouverture à l'Université de Strasbourg, en 1867, il recommande de combattre la tentation « de porter dans l'étude du passé nos idées, nos sentiments, nos prédilections » (HARTOG 2001, p. 354). Il le répétera dans d'autres études successives : l'histoire n'est pas un art, elle est non plus une sorte d'annexe de la morale, et l'historien doit cultiver l'impartialité, le détachement, le style impersonnel. Comme il le précise en 1875, la préoccupation du passé ne peut qu'être exclusive. Elle implique, ascétiquement, le renoncement au présent, l'oubli, aussi complet que possible, des questions actuelles :

263

ce n'est pas qu'on puisse exiger de lui qu'il soit au fond de son cœur sans opinions personnelles, sans préférences, d'aucune sorte, sans croyances, sans patriotismes. Mais il faut qu'il ait assez de force d'esprit et assez d'indépendance à l'égard de soi-même pour que, dans le moment de son travail, dans le moment où il cherche la vérité historique, il soit comme s'il n'avait ni opinion politique, ni croyances personnelles, ni patriotisme même (HARTOG 2001, p. 360).⁴

Dans *l'Introduction aux études historiques*, l'ouvrage de référence de l'école méthodique, Charles-Victor Langlois et Charles Seignobos ne font pas de l'histoire une science amalgamée aux sciences de la nature.

La science – écrivent-ils – est une connaissance objective fondée sur l'analyse, la synthèse, la comparaison réelles ; la vue directe des objets guide le savant et lui dicte les questions à poser [...] en histoire on ne voit rien de réel que du papier écrit [...]. L'analyse historique n'est pas plus réelle que la vue des faits historiques ; elle n'est qu'un procédé abstrait (LANGLOIS; SEIGNOBOS 1898, p. 185).

⁴ Cette question demeure au centre de ses divergences avec Gabriel Monod, en 1887.

C'est une connaissance indirecte, qui permet d'atteindre non le phénomène lui-même, mais seulement ses traces.

Des faits que nous n'avons pas vus, décrits dans des termes qui ne nous permettent pas de nous les représenter exactement, voilà les données de l'histoire. [...] l'histoire est forcément une science subjective. Il serait illégitime d'étendre à cette analyse intellectuelle d'impressions subjectives les règles de l'analyse réelle d'objets réels. L'histoire doit donc se défendre de la tentation d'imiter les sciences biologiques (LANGLOIS; SEIGNOBOS 1898, p. 179).

Toutefois, pour qu'il y ait de la connaissance du passé, l'historien doit disparaître, se faire neutre. Bref, comme l'a récemment commenté Christophe Prochasson,

l'historien républicain, lorsqu'il se dévoile, est un spécialiste : il n'est jamais un auteur : La professionnalisation de l'histoire à la fin du XIX^e siècle et le régime universitaire qui présida à son développement correspondent à un refoulement du sujet discourant. Le discours de l'historien est désormais celui du lointain, de l'absent, peut-être celui du mort (PROCHASSON 2002, p. 210-211).

III.

264

Le « noble rêve de l'objectivité » a séduit des entières générations d'historiens (NOVICK 1988). Toutefois, il a souvent été mis à mal par des vagues de scepticisme. L'une des objections majeures concerne le poids du présent : l'historien n'est jamais un sujet désintéressé et, par ailleurs, son regard métamorphose le passé. En 1897, le médiéviste belge Henri Pirenne distingue entre la critique historique et l'*histoire-érudition*, visant la découverte des faits, et l'*histoire-récit*, qui se propose de reconstruire le passé dans sa réalité vivante. Celle-ci, qui à ces yeux est la seule histoire véritable, serait toujours nourrie par les inquiétudes de son temps. Alors que le regard de l'astronome, du physicien ou du chimiste reste toujours calme et froid, car ils étudient des séries de phénomènes étrangers à la société, l'historien doit comprendre et raconter des événements dont les facteurs sont des hommes comme lui. Pour cette raison, l'objectivité complète lui est interdite :

[...] quoi qu'il fasse l'esprit public de son temps réagit sur lui. [...] Sa manière d'envisager l'histoire est imposée à l'historien par son temps. Le point de vue auquel il se place n'est pas déterminé, comme dans les sciences, par l'état du développement des connaissances, mais par l'état de civilisation du public auquel il s'adresse et auquel il appartient lui-même. [...] Chaque époque refait son histoire, la transpose en quelque sorte dans un ton qui lui soit approprié. [...] L'historien est dominé à son insu par les idées religieuses, philosophiques, politiques qui circulent autour de lui (PIRENNE 1897, p. 51-52).

Trente ans plus tard, aux États-Unis, l'historien économique Charles Beard revient sur cette question. Dans une conférence à l'*American Historical Association*, il rappelle que, pour Benedetto Croce, l'histoire surgit directement de la vie : seule une préoccupation de la vie présente peut nous

pousser à faire des recherches sur un fait du passé. Ensuite, il souligne que l'historien appartient au présent. Chaque historien est le produit de son époque, et son œuvre reflète l'esprit du temps, de sa nation, de sa race et de son groupe social.

Aujourd'hui, aucun étudiant croit vraiment que [les textes] de Bossuet, de Gibbon, de Mommsen, ou de Bancroft pourraient être réécrits de la même manière. Chaque étudiant en histoire sait que, dans la sélection et dans la disposition de la documentation, ses collègues ont été influencés par leurs préférences, leurs préjugés, leurs croyances, leurs émotions, leur éducation générale, ainsi que par leur expérience, en particulier sociale et économique (BEARD 1933, p. 229).

Après avoir remarqué que même la neutralité est une expression politique, il donne l'exemple de Ranke, qui écrivait après la tempête et l'épreuve de la Révolution française. Comme tous les conservateurs de son époque, il était las de l'histoire imprégnée par la politique ou écrite dans une perspective de propagande.

Les classes dirigeantes, auxquelles il appartenait, avaient obtenu un répit avec le traité de 1815 et elles désiraient la paix à fin de consolider leur position. Une écriture de l'histoire froide, événementielle, apparemment dépourvue des passions du temps servait parfaitement la cause de ceux qui ne voulaient pas être mis en discussion (BEARD 1933, p. 229-230).

Le célèbre historien de la culture Arthur O. Lovejoy, fondateur du *Journal of the History of Ideas*, partage cet avis : « l'enquête de l'historien est toujours, dans ses intentions, instrumentale à la satisfaction présente – ou, plus précisément future – d'avoir une réponse probable à la question historique » (LOVEJOY 1939, p. 477).

Au-delà de leurs différences, la vision de la connaissance historique proposée par Pirenne et Beard semble marquée par la logique de l'appartenance temporelle : l'individu appartient à son époque. Il s'agit d'une appartenance complète, sur le mode de la croyance et de l'adhésion indéfectible. Comme l'écrit Jacques Rancière, « La forme du temps est identique à la forme même de la croyance [...]. Rassembler à son temps veut dire ressembler sur le mode de la croyance, c'est-à-dire ne pas le connaître. Être fait de temps, c'est être fait d'ignorance » (RANCIÈRE 1996, p. 6). Longtemps, cette logique de l'appartenance temporelle a assuré la position de vérité du discours de l'historien : à savoir qu'elle a représenté un moyen pour transformer la réalité vivante, donc mouvante et instable, du passé dans un objet fixe. Mais, surtout dans le cas de Beard, elle finit par délégitimer le travail de l'historien. On pourrait dire qu'au lieu d'enfermer le passé, elle emprisonne l'historien. C'est lui qui est prisonnier de son temps : comment peut-il s'évader du présent pour connaître le passé ?

Dans les dernières décennies, cette idée a été reprise par des partisans du tournant linguistique, le *Linguistic Turn*. Outre à souligner les aspects rhétoriques de l'écriture historique, et définir l'histoire comme un genre spécifique de la fiction narrative, à évaluer selon les critères de la critique littéraire, des historiens, surtout dans les pays anglo-saxons, ont affirmé que, loin de renvoyer

au passé, le récit historique n'est qu'une projection du chercheur. Comme l'écrit l'historien anglais Keith Jenkins, chaque acte de compréhension est toujours une construction, une autoréférence (« is always ultimately self-referencing ») (JENKINS 1995, p. 83). Et il est toujours « positionné ». Le passé est conçu comme un miroir qui ne reflète que les traits de celui qui s'y mire, mais les traits de celui qui s'y mire n'ont rien de personnel. Le chercheur n'est que le produit de ses inscriptions sociales : position économique, aire culturelle, genre, etc. Pour sa part, l'historien californien Sande Cohen pousse à l'extrême la dimension idéologique du discours historique, jusqu'à nier la possibilité même de l'interprétation, soit par les historiens, soit par les lecteurs. La conclusion ne peut qu'être très sombre.

La théorie ou l'histoire critique cherche à changer les règles de l'écriture de l'histoire, jusqu'au point de se demander *s'il vaut encore la peine* d'écrire de l'histoire. Il est difficile à dire, [...] mais, après 2.500 années de déformations produites par les historiens, [...] qui ont transformé [l'idée de penser] *après les événements* (*after the factness*) dans une *ressource* pour le contrôle du futur, le temps est venu de considérer la possibilité d'arrêter le jeu. Pas d'histoire, à savoir le chemin de la barbarie, n'est ce pas? (COHEN; LOTRINGER 2001, p. 192).

IV.

266

Est-il possible de sortir de l'alternative entre objectivisme pur et subjectivisme radical? Ou, plus exactement, entre un impossible objectivisme et un faux subjectivisme? Tout au long du XIX^e siècle, des historiens ont souligné l'impossibilité et même l'absurdité de vouloir effacer la dimension subjective de la recherche. C'est le cas de Johann Gustav Droysen, l'auteur de *Histoire d'Alexandre le Grand* (1833) et de *Histoire de l'hellénisme* (1836-1843). A l'occasion de son cours sur la méthode historique, *l'Historik*, tenu dix-huit fois entre 1857 et 1882 devant ses étudiants d'Iéna et de Berlin, il explique son désaccord avec Ranke et d'autres historiens allemands partisans de la méthode critique. Il rappelle que nous ne pouvons ni expliquer ni même atteindre aux faits purs : « le fait que nous dénommons bataille, congrès ou concile, grand traité de paix, n'est en aucune façon un fait, mais plutôt une abstraction par laquelle la considération humaine résume une quantité de faits » (DROYSEN 1977, p. 114).

Persuadé que l'originalité et l'originarité coïncident, Ranke avait attribué à l'historien la tâche de retrouver l'expérience première - l'objectivité du fait -, en dissolvant les strates successives accumulées au cours du temps. Critique envers cette conception naïve et étriquée du fait historique, Droysen observe que le caractère originel de la source n'est pas forcément une garantie de vérité, à tel point que les faux historiques peuvent devenir des témoignages extrêmement précieux: « la critique [...] rend en un certain sens à nouveau authentique ce qui a été reconnu comme étant inauthentique, c'est-à-dire qu'elle lui attribue la place, les rapports qui lui reviennent et au sein desquels il assume toute sa signification authentique » (DROYSEN 1977, p. 127). Malgré son importance, la critique des sources ne constitue donc pas l'essence de la recherche historique :

« C'est là où je m'écarte sciemment de la méthode aujourd'hui en vogue chez mes confrères : ils la qualifient de méthode critique, tandis que moi je mets au premier plan l'interprétation » (DROYSEN 1977, p. 11). En effet, le matériel historique est toujours trop riche et trop lacunaire à la fois :

si l'on mettait ensemble tous les *mémoires* qu'il est possible de retrouver, tous les traités et les correspondances de l'époque napoléonienne, on n'obtiendrait pas même une image photographiquement correcte de l'époque ; ce que l'on trouve dans les archives ce n'est pas l'histoire, mais ce sont les affaires de l'État et de l'administration dans leur désolante étendue, qui ne relèvent pas plus de l'histoire que quelques taches de couleurs sur une palette ne font un tableau (DROYSEN 1977, p. 21).⁵

La plus forte raison, l'idée que les fragments du passé ont survécu en vertu de leur valeur et de leur signification est une illusion car les processus de conservation eux-mêmes sont extrêmement aléatoires. Aussi ne pouvons-nous pas nous contenter de comprendre *la* documentation, il nous faut penser *à partir de la* documentation (TAINÉ 1885).⁶

Dans cette perspective, Droysen écarte également l'idée de recherche objective dans laquelle il ne voit qu'une banalité fourvoyante :

[...] seul ce qui est dénué de pensée est effectivement objectif. Dès que la pensée humaine touche et embrasse les choses, celles-ci cessent d'être objectives. [...] Ceux qui voient dans la tâche suprême de l'historien le fait de ne rien ajouter de personnel, mais de donner simplement la parole aux faits, ne se rendent pas compte que les faits ne parlent pas si ce n'est par la voix de ceux qui les ont conçus et compris (DROYSEN 1977, p. 218).

267

L'historien ne doit pas effacer sa subjectivité, comme le voulait Ranke. Il doit apprendre à la reconnaître et à en faire une source de connaissance. En particulier, il doit découvrir l'historicité de son moi.

[...] le contenu de notre moi est quelque chose de reçu (*Empfangenes*), qui nous est parvenu, qui est nôtre tout en ne l'étant pas. Ainsi nous ne sommes pas encore libres au regard de notre savoir ; il nous possède plus que nous ne le possédons. Ce n'est qu'en prenant conscience que nous sommes en quelque sorte médiatisés (*vermittelt*), que nous le séparons de nous-mêmes. Dès lors nous commençons à être libres en nous-mêmes et à disposer de ce qui était immédiatement notre contenu. C'est là un grand résultat de notre développement intérieur (DROYSEN 1977, p. 106-107).

Ce travail de connaissance de soi représente donc un travail d'affranchissement temporel, une façon pour briser les murs de l'époque. A savoir que, dans l'étude du passé, il y a un moment arbitraire initial, lié à la sensibilité personnelle de

⁵ Ranke oppose l'élément singulier aux abstractions de la philosophie de l'histoire. Mais il conteste les historiens qui considèrent l'histoire comme « un énorme fatras de faits » et souligne que l'historien part de l'élément singulier pour arriver à une « vision générale des événements, à la connaissance de la connexion qui existe objectivement en ceux-ci » (RANKE 1888, p. VII-IX).

⁶ Hippolyte Taine s'exprime en termes similaires lorsqu'il compare le document historique à une coquille fossile, simple moyen ne servant qu'à remonter à une totalité vivante.

l'historien. Mais la question n'est que le préambule ; vient ensuite la fouille. Et c'est justement alors qu'il se trouve dans une position malaisée, sous la surface, que l'historien a la possibilité de vérifier la pertinence de la question qu'il a posé, de la corriger et, pourquoi pas, de trouver autre chose auquel il ne s'attendait pas.

On avait déjà ceci et cela ; à présent c'est comme si l'on ne possédait plus rien, il faut repartir de zéro, il faut reprendre le tout depuis le début. En cherchant du matériel, en le vérifiant, en l'interprétant, on réélabore la pensée et à mesure que celle-ci se développe en s'affinant de plus en plus, elle se précise dans toute sa richesse et se transforme ; on risque même de la perdre [...] Beaucoup s'épuisent à la tâche, se perdent dans des voies traverses, se lancent vers de nouveaux possibles, prospectent en l'étendue plutôt qu'en profondeur (DROYSEN 1977, p. 106-107).

Dans les décennies suivantes, deux autres historiens allemands, Eduard Meyer et Friedrich Meinecke, soulignent que le passé n'est pas un patrimoine perdu qui doit être récupéré, mais un héritage vivant, une force, une énergie génératrice de sens. Cela signifie que, loin d'être un savoir indépendant des passions du moment, comme le pensait Ranke, l'histoire est une forme de pensée ouverte, qui modifie sans cesse la hiérarchie des phénomènes :

l'ouvrage historique le plus significatif du passé [...] ne peut jamais satisfaire entièrement le présent : tout présent pose d'autres problèmes par rapport à ceux des générations précédentes, car il considère d'autres facteurs comme déterminants (MEYER 1910, p. 48).

268

C'est dans cette perspective que la valeur de la subjectivité du chercheur est mise en lumière. Non seulement l'historien n'est pas en mesure d'effacer sa personnalité, mais il ne doit même pas chercher à le faire, car il renoncerait à une source fondamentale de connaissance. Thucydide a été un grand historien, car il a conféré à son œuvre une dimension objective, grâce aux ressources de l'art subjectif. Tout en reconnaissant le rôle de la subjectivité et du présent, Meyer et Meinecke ne pensent pas que le lien avec l'aujourd'hui est indissoluble. Bien sûr, l'historien tend à projeter les vicissitudes de l'actualité, mais il n'est pas inévitablement un adepte fidèle de son temps. Comme le dira, des années plus tard, Siegfried Kracauer, le voyage dans le passé « n'est pas seulement un voyage d'aller et retour » (KRACAUER 2006): lorsqu'il revient du passé, l'historien n'est plus le même, il a changé ses possibilités de penser.

V.

Il me semble que la réflexion de Paul Ricœur nous permet d'enrichir de manière fondamentale cette quatrième perspective.⁷ Déjà en 1952, il ouvre les notions d'objectivité et subjectivité. Il nous dit qu'il n'y a pas une seule et univoque objectivité : « il y a autant de niveaux d'objectivité qu'il y a de comportements méthodiques. Nous attendons donc que l'histoire ajoute une nouvelle province à l'empire varié de l'objectivité » (RICOEUR 1967, p. 23-24). Or, l'objectivité

⁷ Daniel Creutz a déjà remarqué les liens existant entre la réflexion de Droysen et celle de Ricœur. Cf. CREUTZ 2007.

de l'histoire n'est pas une posture ou un résultat, mais une aspiration. Cela implique deux éléments. Tout d'abord, sa nature changeante : « L'objectivité de l'histoire est liée au mouvement : l'histoire la fait en se faisant » (RICOEUR 1967, p. 23-24). Ensuite, la reconnaissance de ses limites : toujours incomplète, la connaissance historique est fondée sur le renoncement à coïncider avec la réalité passée. Ricoeur reviendra sur ce point dans les années suivantes.

Dans *Temps et récit*, il définit le passé comme le *vis-à-vis* auquel la connaissance historique s'efforce de correspondre de manière appropriée.

À travers le document et au moyen de la preuve documentaire, l'historien est soumis à *ce qui, un jour, fut*. Il a une *dette* à l'égard du passé, une dette de reconnaissance à l'égard des morts qui fait de lui un débiteur insolvable (RICOEUR 1983-1985, t. III, p. 253).

Toutefois, précisément parce que l'histoire poursuit un projet d'objectivité, elle peut soulever, en tant que problème spécifique, la question des limites de l'objectivité. Pour cette raison, toute vision naïve du concept de « réalité », appliquée à la passéité du passé, est récusée : « *l'avoir-été* fait problème dans la mesure exacte où il n'est pas observable, qu'il s'agisse de l'avoir été de l'événement ou de l'avoir été du témoignage » (RICOEUR 1983-1985, t. III, p. 285).

Ricoeur semble revoir sa position dans *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, lorsqu'il écrit qu'à l'envers de la mémoire collective, l'histoire est caractérisée par sa posture objective (RICOEUR 2000, p. 239-274). Mais je crois qu'encore une fois il est en train de souligner l'ambition vériditive de l'histoire (le fait qu'elle vise à représenter *en vérité* le passé). D'où la nécessité de reconnaître les limites attachées au savoir historique : en particulier, sa limite interne, concernant la corrélation entre le projet de vérité et la composante interprétative de l'opération historiographique. Loin de représenter une phase de l'opération historiographique, l'interprétation touche au cours entier de cette opération. Ainsi, Ricoeur cherche à surmonter l'opposition entre l'histoire objective et l'histoire subjective pour souligner l'importance d'une bonne subjectivité : tout d'abord l'historien cherche à clarifier des significations obscures, ensuite il doit admettre un degré inévitable de controverse et doter l'interprétation d'arguments plausibles, enfin il doit accepter l'existence d'un fond impénétrable et opaque (RICOEUR 2000, p. 440-444).

De la même manière qu'il n'y a pas une seule objectivité, il n'y a pas non plus une seule subjectivité. Toujours dans son texte *Objectivité et subjectivité en histoire*, republié ensuite dans *Histoire et vérité*, il écrit :

Cette attente en implique une autre : nous attendons de l'historien une certaine qualité de *subjectivité*, [...] une subjectivité qui soit précisément appropriée à l'objectivité qui convient à l'histoire. Nous pressentons par conséquent qu'il y a une bonne et une mauvaise subjectivité (RICOEUR 2000, p. 24).

Mais comment distinguer la bonne subjectivité de la mauvaise ? Par sa composante dialogique. Elle est marquée essentiellement par son ouverture à l'autrui et à l'inattendu. L'histoire

est animée par une volonté de rencontre autant que par une volonté d'*explication*. L'historien va aux hommes du passé avec son expérience humaine propre. Le moment où la subjectivité de l'historien prend un relief saisissant, c'est celui où par delà toute chronologie critique, l'histoire fait surgir les valeurs de vie des hommes d'autrefois. Cette évocation des valeurs [...] n'est pas possible sans que l'historien soit vitalemment 'intéressé' à ces valeurs et n'ait avec elle une affinité en profondeur (RICOEUR 2000, p. 31).

Comme Ricœur le précise, l'historien ne rencontre l'autre (un autrui de jadis) qu'en imagination : « Or ce transfert dans un autre présent, qui tient au type d'objectivité de l'histoire, est bien une espèce d'*imagination* ; une imagination temporelle si on veut, puisque un autre présent est re-présenté, reporté au fond de la 'distance temporelle', – 'autrefois' » (RICOEUR 2000, p. 30).

De toute manière, ce travail d'imagination implique un décentrement à l'égard de soi-même. Ainsi, Ricœur distingue entre un moi de *recherche* et un moi *pathétique*, à la dérive, « le moi des ressentiments, des haines, des réquisitoires ». Avec une mise à point prévoyante – si l'on pense que le texte a été écrit dans une période marquée par les passions politiques – il précise que le moi *pathétique* n'est pas forcément celui engagé, qui fulmine :

ce peut être aussi l'apparente 'apathie' de l'hypercritique, qui dénigre toute grandeur réputée et déprécie toutes les valeurs qu'elle rencontre ; cette hargne intellectuelle appartient au moi pathétique au même titre que la passion politique détournée du combat politique contemporain et reporté sur le passé (RICOEUR 2000, p. 34).

270

Dans le sillage de Ricœur, on pourrait dire que le moi de l'historien n'est pas une substance, donnée à l'avance, mais une aspiration ou même *un lieu de travail*. Pour développer une « bonne subjectivité », l'historien doit renoncer aux rêves de résurrection du passé, accepter d'habiter un lieu tiers, qui ne coïncide ni avec le présent ni avec le passé, et reconnaître que la contemporanéité n'est pas une condition, un état, mais une expérience, inachevée et inachevable, de réduction de l'altérité.

Bibliographie

FERRY, L. *et al.* **Devant l'histoire**: les documents de la controverse sur la singularité de l'extermination des juifs par le régime nazi. Paris: Ed. du Cerf, 1988.

BOUCHINDHOMME, C. *et al.* **Temps et récit de Paul Ricœur en débat**: entretiens. Paris: Ed. du Cerf, 1990.

BEARD, C. Written History as an Act of Faith, **American Historical Review**, v. 39, n. 2, Dez., 1933, p. 219-231.

CARLYLE, T. Sur l'histoire. In : _____. **Essais choisis de critique et de morale**. Paris: Société du Mercure de France, 1907.

CARLYLE, T. **Love Letters of Thomas Carlyle and Jane Welsh**. Tomo III. Ed. par Alexander Carlyle. Londres; New York: John Lane, 1909.

- COHEN, S.; LOTRINGER, S. **French Theory in America**. London; New York: Routledge, 2001.
- CORBIN, A. **Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot**: sur les traces d'un inconnu (1798-1876). Paris: Flammarion, 1998.
- CREUTZ, D. **Théorie critique de l'histoire selon Droysen et Ricœur**: exposé au séminaire doctoral du Fonds Ricœur. [Paris]: novembre 2007.
- CROCE, B. **Théorie et histoire de l'historiographie**. Paris: Éditions Dalloz, 1968.
- DILTHEY, W. Psychologie descriptive et analytique. In : _____. **Le monde de l'esprit**. Paris: Aubier, 1947.
- DROYSEN, J. G. **Historik**. Die Vorlesungen von 1857, hrgs. von P. Leyh. Stuttgart: Bad Canstatt, 1977.
- _____. **Historie d'Alexander le Grand**. Paris: Complexe, 2005.
- _____. **Histoire de l'hellénisme..** [Paris]: Editions Jérôme Millon, 2005.
- GILBERT, F. **History**: Politics or Culture? Reflections on Ranke and Burckhardt. Princeton: Princeton University Press, 1990.
- HARTOG, F. **Le XIX^e siècle et l'histoire**: le cas Fustel de Coulanges (1988). Paris: Editions du Seuil, 2001.
- JENKINS, K. **On "What is History?"**. From Carr and Elton to Rorty and White. London-New York: Routledge, 1995.
- KRACAUER, S. **L'histoire des avant-dernières choses**. Paris: Stock, 2006.
- LANGLOIS, C. V; SEIGNOBOS, Charles. **Introduction aux études historiques**. Paris: Hachette, 1898.
- LORIGA, S. **Le petit X**: de la biographie à l'histoire. Paris: Seuil, 2010.
- LOVEJOY, A. Present Standpoints and Past History, **Journal of Philosophy**, v. 36, n. 18, august, 1939, p. 477-489.
- MEYER, E. Zur Theorie und Methodik der Geschichte. In: _____. **Kleine Schriften zur Geschichtstheorie und zur Wirtschaftlichen und politischen Geschichte des Altertums**. Halle: Verlag Max Niemeyer, 1910.
- MICHELET, J. Préface de L'Histoire de France. In: GAUCHET, M. (org.). **Philosophie des sciences historiques**: le moment romantique. Textes réunis et présentés par Marcel Gauchet. Paris: Editions du Seuil, 2002.
- NOVICK, P. **That Noble Dream**: the "objectivity question" and the American historical profession. Cambridge: Cambridge University Press, 1988.
- PIRENNE, H. Une polémique historique en Allemagne, **Revue Historique**, n. 54, 1897, p. 50-57.
- PROCHASSON, C. Les jeux du « je »: aperçus sur la subjectivité de l'historien, **Sociétés & Représentations**, v. 1, n. 13 (Jan. 2002) p. 207-226.

- RANCIERE, J. Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien, **L'inactuel**, n. 6, 1996, p. 53-68.
- RANKE, L. **Englische Geschichte, vornehmlich im sechzehnten und siebzehnten Jahrhundert (1859–1869)**. Berlin: Duncker und Humblot, 2002.
- _____. **Geschichten der romanischen und germanischen Völker von 1494 bis 1514**. T. 33. Leipzig: Duncker & Humblot, 1867-1890.
- _____. **Über die Epochen der neuen Geschichte**. München-Wien: R. Oldenbourg Verlag, 1971.
- _____. Vorlesungseinleitungen. In: DOTTERWEICH, V. e FUCHS, W. P. (dir.). **Aus Werk und Nachlass**. T. IV. München: Wien, 1975.
- _____. Vorwort. In: _____. **Weltgeschichte**. Leipzig : s/e, 1888.
- RICŒUR, P. Objectivité et subjectivité en histoire. In: _____. **Histoire et vérité**. Paris: Éditions du Seuil, 1967.
- _____. **La mémoire, l'histoire, l'oubli**. Paris: Éditions du Seuil, 2000.
- _____. **Soi-même comme un autre**. Paris: Éditions du Seuil, 1990.
- _____. **Temps et récit, l'oubli**. T. III. Paris: Éditions du Seuil, 1983-1985.
- SCHLOSSER, F. C. **Weltgeschichte in zusammenhängender Darstellung**. S/l: s/e, 1815-1841.
- 272 TAINÉ, H. **Histoire de la littérature anglaise**. Paris: Hachette, 1885.